

SEMINAIRE LOM I

LA PRATIQUE CLINIQUE DE JACQUES LACAN

Séance courte et temps du rêve

Patrick VALAS



Septembre 2013

LOM c'est quand même un néologisme de Lacan très important et le but c'est de parler de la pratique clinique de Lacan parce que j'en ai tellement entendu sur lui que j'ai envie de remettre un petit peu un certain nombre de choses en place par rapport à cette pratique. Séance courte et temps du rêve ça peut déjà vous évoquer qu'on ne peut pas dire à un analysant que son rêve est inanalysable parce qu'il est trop court. Voilà, c'est ça que ça veut dire, en référence au fameux rêve que Freud interprète sur l'histoire du canal. Vous la connaissez peut-être un peu cette histoire, je la citerai un peu plus tard. D'autre part

La clinique psychanalytique est irréfutable

Elle ne peut pas faire preuve de la validité de la psychanalyse parce que très souvent on nous reproche de tenir des discours théoriques complexes – alors que c'est la chose qui est complexe en soi – et par conséquent, des personnes s'imaginent qu'en racontant leur clinique quotidienne, ils vont faire preuve et bien non, c'est le contraire. Je vous ferai entendre un peu plus tard – peut être pas aujourd'hui – que Freud a publié 5 grands cas où il s'est trompé justement. Curieusement, pourquoi a-t'il publié ça alors qu'il a par ailleurs du succès et qu'il aurait très bien pu faire passer la pommade donc il y a quelque chose là à explorer.

La psychanalyse n'est pas une science

Ça, ça a été dit très tardivement par Lacan, en 78, alors qu'il faisait une marche forcée vers la mathématisation de la psychanalyse et que beaucoup d'analystes n'ont pas compris ce que ça voulait dire. Ça voulait dire aussi que si Lacan dit que la psychanalyse est intransmissible, il n'y a plus d'élèves de Lacan. On peut plus se dire élève de Lacan, on est obligé chacun de réinventer quelque chose dans notre pratique et de tenter de faire des élaborations qui puissent être échangées avec d'autres praticiens. Donc ce n'est pas une science, mais

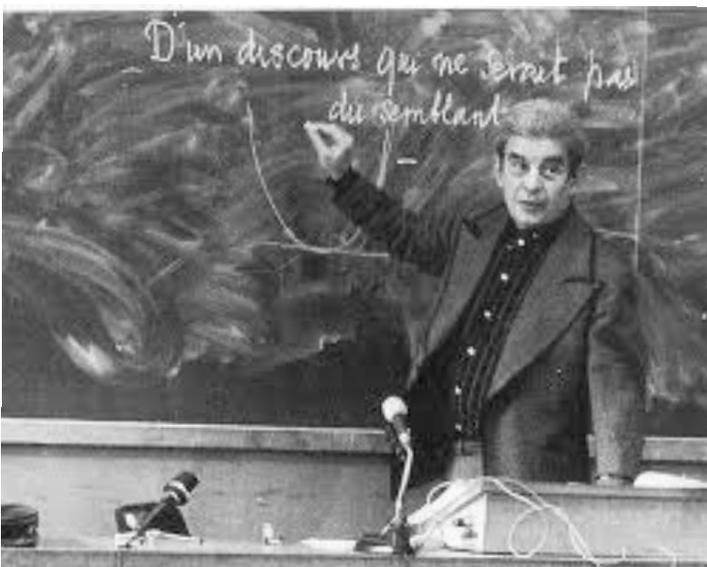
C'est la pratique d'un discours défini comme un étant lien social qui est du registre de la fraternité

Autrement dit, l'analyste et l'analysant sont frères en tant qu'ils sont les fils d'un même discours et par conséquent

un psychanalyste peut promettre à son analysant qu'il retrouvera dans le parlé ce qui lui faut de jouissance pour que son histoire continue...

C'est à dire qu'il va en faire un sujet parlant et c'est ça la guérison en psychanalyse. Et quand on ajoute *de surcroît*, ça veut pas dire que c'est quelque chose d'accessoire, ça veut dire que non seulement le sujet pourra changer le cours de son histoire mais qu'en plus de ça, il sera guéri. C'est ça que ça veut dire chez Lacan la guérison de surcroît et c'est donc quelque chose qui n'a jamais été négligé par lui puisque ça va permettre à cet analysant de se rendre la vie un peu plus ami.

De tous les discours actuels – donc toujours comme lien social – qui règlent la



marche du monde aujourd'hui, et tout spécialement le discours capitaliste dans toutes ses variantes, *seul le discours analytique est un lien social à deux*. Et c'est donc ce qui va conditionner les modalités de l'entreprise d'une cure. La cure c'est un terme évidemment qui est marqué médicalement, donc

c'est pas une cure thermale bien sur, parce que *la psychanalyse n'est pas un dîner de gala* pour paraphraser le grand timonier que nous connaissons tous, c'est plutôt une sorte de curage, de ramonage de cheminée et l'analyste et son analysant, ils en sortent ensemble, ils faut qu'ils se lavent le visage mais pas les mains, voilà ce que ça veut dire.

Ceux qui viennent consulter un psychanalyste parce qu'ils souffrent de leur corps ou de leur esprit pour la plupart il lui demande n'importe quoi, n'importe comment. L'analyste, contrairement à ce qu'on entend, il n'est pas constitué par son analysant, il antécède la chose parce qu'il fait *l'offre d'un désir*. Disons que sur le marché des savoirs, on peut le dire comme ça, quelqu'un peut être amené à être analysant et alors il revient à l'analyste de lui répondre mais lui répondre quoi? C'est ce qui sera élaboré dans ce qu'on appelle:

Les entretiens préliminaires

Alors ça fait résonner le terme qu'utilise Lacan dans D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose, ce terme est là, le signifiant de *préliminaires*, très important pour lui – qui est en réalité une *confrontation de corps parlants*. Voilà ce que c'est. D'ailleurs ici, on en a fait un peu l'expérience puisque ce séminaire nous l'avons souhaité à partir de nos échanges virtuels sur Facebook pour un certain nombre de gens qui sont ici et, il est apparu que pour certains, on avait envie de se rencontrer et c'est ce qui s'est passé et c'est à partir de là que s'est émis un vœu de faire un séminaire, de travailler ensemble sur la psychanalyse. C'est pour ça qu'on a pu mettre en place ce séminaire et Claude Le Coq m'a tiré un peu l'épine du pied parce qu'elle nous a proposé de nous recevoir chez elle ce qui est tout à fait confortable et rassurant en tout cas pour moi, parce que je ne souhaitais pas aller mendier à une institution analytique le prêt d'une salle, pour l'instant c'est pas mon projet. Alors, c'est quand même probablement une première ça. Il ne s'agit plus d'échanges violents comme ça s'est passé tout l'été sur le thème de l'autisme, et ça vous l'avez beaucoup vécu pour certains, mais

c'est une première que ça puisse démarrer à partir de Facebook et aussi du Web. Constitution qui n'est donc pas institutionnalisée dans un groupe analytique avec pignon sur rue.

Alors voilà Lacan. Lacan, comment faisait-il? Et bien il faisait comme tout analyste, ni plus ni moins. L'aura qu'il avait en son temps était pour lui une difficulté majeure et il en était embarrassé comme un poisson d'une pomme. C'est pour ça qu'il disait cette chose, cette phrase bien connue:

*Le bruit ne convient pas
à l'analyste et encore
moins le nom qu'il porte
qu'il ne devrait pas
porter*



On lui donnait du Docteur, du Professeur, du Maître, de l'Escroc, même dans sa propre école et lui, inlassablement, répétait:

*Je suis un analyste et tout ce que je vous dis à mon
séminaire me vient de ma pratique*

Donc ce n'était pas un placage théorique de ce qu'on pouvait faire, c'était le contraire. Je vous montrerai plus tard à propos de l'introduction de son fameux *noeud borroméen* qui explicite très bien la chose. Alors, il insistait toujours sur l'importance de ces entretiens préliminaires qui étaient faits pour mettre en place les conditions de possibilités de l'entrée dans une cure. Parce que même si

il y a une demande explicite de faire analyse, c'est à traiter comme un *symptôme* c'est à dire comme *une demande qu'il faut élaborer*. Parce qu'après tout, c'est anormal de faire une psychanalyse. Avec un type que vous ne connaissez ni d'Eve ni d'Adam, et ce type là pour lui c'est la même chose vis-à-vis de vous, et qui va vous inviter à lui dire tout ce qui vous vient à l'esprit sans choisir, sans réfléchir, sans chercher à comprendre et sans préparer à l'avance, et si il sait y faire, vous allez comprendre que tout ce que vous dites de votre vie quotidienne aussi , ça a de l'importance. Un type comme ça vous ne pouvez que l'aimer parce qu'on en rencontre que très rarement dans l'existence. Alors évidemment c'est un sentiment d'amour un peu mêlé d'angoisse parce que malgré tout vous percevez qu'il y a quelque chose là qui n'est pas si simple à mettre en place. Dans ces entretiens préliminaires il y a trois étapes. Alors je vais les nommer d'une certaine façon aujourd'hui mais ça va être mis en parallèle plus tard, dans une autre séance, avec les fameux *temps logiques* que Lacan a longuement développés tout au long de son séminaire qui sont:

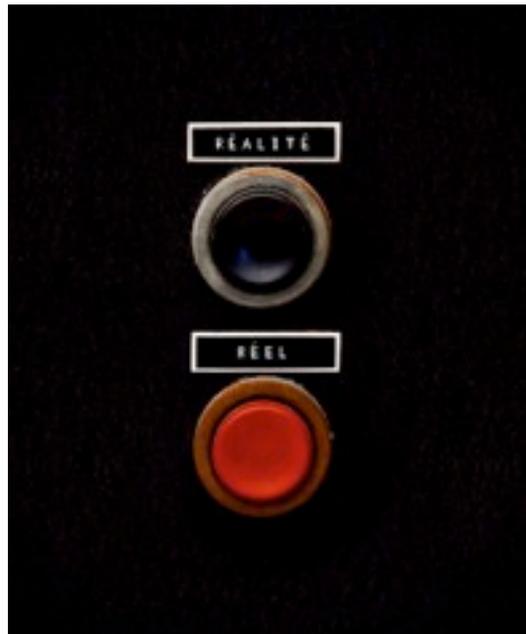
- *L'instant de voir*
- *Le temps pour comprendre*
- *Le moment de conclure*

Dans une situation vous jetez un coup d'oeil, vous comprenez ce qui est entrain de se passer et vous prenez une décision; par exemple de vous barrer le plus vite possible parce qu'il se passe quelque chose de grave et que il vaut mieux éviter la chose.

Alors là, première étape, c'est ce qu'on appelle

Rectification des rapports du sujet au réel

Alors ne dites pas, parce que ça on l'entend souvent chez les millerians je vous le dis tout de suite, c'est pas rectification du sujet, parce que rectification du sujet c'est autre chose, vous l'entendez bien. Entendez bien aussi qu'au moment où Lacan sort cet énoncé, il fait pas très bien la distinction entre *réel* et *réalité*. C'était au début de son enseignement et c'est pas encore très clair tout ça.



C'est en correspondance avec la difficulté que Freud a avec la *réalité psychique* et la *réalité matérielle*, on est dans ces eaux là. Au fond cette rectification des rapports du sujet au réel, c'est ce que fait Freud avec Dora. Dora vient le voir, elle se plaint que dans le menuet à quatre qu'elle mène avec son père, madame K la maitresse de son père et Monsieur K le mari de Madame K, Dora vient se plaindre à Freud que son père est entrain de la fourguer à Monsieur K parce que ça l'arrange dans sa relation avec sa maitresse. Freud l'écoute et finalement lui dit, ce désordre du monde que vous dénoncez, vous en participez, vous y êtes. Evidemment, ça produit chez elle *un effet de subversion dialectique* chez elle si vous voulez parce que ça la renvoie à sa propre vérité. Ça c'est une référence de Hegel, quand Hegel parle de *la révolte de la belle âme* – et Dieu sait si on voit des commentaires sur les postes sur Fb et ailleurs, dans les journaux, de gens qui

sont entrain de dénoncer les malheurs du monde et qui vous invite à signer toutes les pétitions possibles et imaginables, y compris d'envoyer le chèque si c'est possible – Voilà, c'est ça qu'il dit, c'est que vous en participez, vous en collaborez. On y peut rien mais on collabore.

Alors un autre aspect des rectifications des rapports du sujet au réel, c'est le fameux *prix des séances*. Avec Lacan, ça venait tout de suite. Moi, dès la première séance, il m'a demandé comme ça «Combien pouvez-vous payer parce que je voudrais pas trop grever votre budget?» . Je vous avoue que moi, ça m'a un peu choqué, même vexé d'une certaine façon parce que j'étais très bien habillé et je



me demandais comment il pouvait avoir une compassion devant la douloureuse existence que j'étais entrain de mener. En tout cas, j'avais quand même un prévu le coup et pour faire bonne mesure, j'ai sorti un billet, il l'a chopé comme ça et il l'a mis en boule dans sa poche, on voyait bien que c'était pas ça la question pour lui. Mais enfin il a tapé quelque part ce qui me touchait profondément.

Lacan, en fait, était très gentil avec les femmes. Plus qu'avec les hommes. Il faut dire qu'il en avait vachement besoin parce que si lui, il prétend avoir sauvé Freud du discrédit, ce sont les femmes qui ont permis à Lacan de s'arracher à la mathématisation forcenée de la psychanalyse. Alors ça vous le repérez très bien dans le séminaire, c'est à dire que quand on lit le séminaire Où pire, ça devient absolument effroyable, il y a des formules mathématiques, il a la série de Fibonacci, enfin tous ces trucs très complexes et d'un seul coup, ça s'arrête avec son texte l'Etourdie, qui est le dernier grand texte disons mathématisé de Lacan. Il y a anguille sous roche avec les formules de la sexuation – Je donne des petits

repères comme ça, les retenez pas vous les retrouverez petit à petit – Et il rit dans Encore et il se met à parler de quoi? De la *jouissance féminine* qui échappe radicalement à la mathématisation, comme dans les formules de la *sexuation*. Les formules de la *sexuation* côté hommes, c'est de la mathématique et

côté femme, ce n'est pas de la mathématique. Même si beaucoup d'analystes s'imaginent que c'est comme ça que ça fonctionne.



Alors donc ces femmes, plusieurs d'entre elles m'ont raconté, parce qu'on se parlait entre nous – Vous savez les analysants, ils n'ont pas à se méfier les uns des autres, ils sont amis, moi j'ai fait cette expérience, on était ami, on se parlait, on se retrouvait au café – Alors à l'époque ça fonctionnait bien, maintenant c'est devenu des ragots, on fait des livres avec ça. Evidemment, vous quand vous lisez les livres où on vous raconte les paroles de Lacan comme ça, vous n'êtes plus de la chapelle et les gens se disent «C'est un charlatan, c'est un escroc». Ça n'a pas du tout la résonance que ça avait à l'époque.

Alors, c'est vrai que moi aussi je l'ai constaté dans ma pratique, il y a beaucoup de femmes qui viennent sans argent. Souvent, elles n'ont pas d'argent sur elles. C'est un calcul ça. Les hommes en général, ils ont la trouille et ils viennent avec de l'argent. Toujours est-il que lui, inflexible sur la question de l'argent qu'il avait fixé dès les premiers temps, il faisait la manche, il faisait ce geste là, maintenant cette expression n'existe plus. Maintenant on mendie, avant on faisait la manche. Il leur disait «Vous n'avez pas quand même un p'tit quelque chose à me donner?» Il le répétait souvent ça et il allait leur dire «Vous me donnez un petit quelque

chose et puis vous me donnerez la suite après». Et puis comme quelque fois elles disaient «Mais non, je n'ai rien» , il leur faisait vider leur sac sur son divan pour aller fouiller un peu, trouver une petite pièce...

Voilà dans un premier temps, les entretiens préliminaires. C'était à dire qu'on commence à mettre celui qui vient demander quelque chose, on commence à le mettre au parfum. Au fond une cure, oui, il va falloir payer parce que c'est un travail, donc il va falloir payer.

Alors le deuxième temps des entretiens préliminaires, j'ai découpé ça en temps et comme ce sont *des séquences subjectives* évidemment ça se télescope, ça se noue, ça se retourne ça fait des boucle. Il faut quand même pour des raisons de commodités d'exposé, on est obligé d'écarter un peu les choses pour comprendre. C'est ce qu'on appelle *l'installation ou la constitution du transfert*. Si je viens consulter un analyste, c'est bien parce que je lui suppose un savoir, comme quand on va voir un garagiste d'ailleurs. Enfin le garagiste, il a un vrai savoir, on ne le lui suppose pas. Enfin, celui-là, *l'analyste, on lui suppose un savoir*. Ce que Lacan appelle dans son rude langage, le fameux

Sujet supposé savoir

Alors faites attention parce que ça c'est une formule qui est un piège. Ce qui est supposé, ce n'est pas le sujet, c'est un savoir. *Il y a un savoir supposé*. Parce que quand même, même si vous allez voir quelqu'un à qui vous supposez un savoir, vous savez très bien qu'il ne connaît rien de votre vérité et vous pouvez lui raconter tous les bobards que vous voulez, vous comprendrez qu'il dépend de ce que vous êtes entrain de lui dire. Il est bien obligé de suivre ce que vous lui dites pour pouvoir fonctionner comme analyste. Alors qu'est ce que l'analyste sait au fond? Disons qu'il ne sait pas grand chose, mais il est assuré d'une chose, c'est que :

Vous avez beau mentir à plein tuyau vous dites toujours la vérité

Alors voilà, saisissez la situation. Enfin moi je me suis retrouvé comme ça. Je me disais comment moi, pauvre con, qui ne supporte même pas mon nom propre, qui opère souvent de façon anonyme ou avec un pseudo, dans les journaux, dans les forums, à droite à gauche, je vais voir un type qui va me prendre en considération et qui trouve très très important et très intéressant, toutes les fariboles que je lui raconte? Et comme j'en ai jamais rencontré un comme lui et bien je me mets à l'aimer, je l'aime. Mais là, soyez attentif. *Le transfert, il est à prendre dans son sens original, c'est à dire, économique. C'est un transfert de fond. Mais attention aussi là, il y a un autre piège. Ce n'est pas que sur l'argent que ça se joue, d'autant plus qu'avec un analyste, il n'y a pas de tarif, on appelle ça des honoraires, même avec la sécurité sociale. C'est pour ça d'ailleurs qu'il y a des dépassements d'honoraires autorisés par la Sécurité Sociale et que, les médecins qui ne se prennent pas pour n'importe qui en général, ils mettent la gomme sur les dépassements d'honoraires. Pourquoi? Ce n'est pas forcément par avidité du gain, c'est parce qu'il y a quelque chose dans la relation médecin-malade, analyste-analysant, quelque chose qui dépasse le contrat social. Il y a une pente liée à la structure qui surdétermine cette relation qui fait qu'il faut payer d'une certaine façon, *il faut payer avec sa peau, il faut y mettre sa peau, il faut y mettre de son réel et on demande aussi à l'analyste d'y mettre quelque chose de son réel et que ça, ça n'a pas de prix.* Faut pas parler de paiement symbolique comme en parlait Dolto à l'époque, c'est un paiement réel. Vous savez elle demandait à l'enfant d'amener une petite pierre ou un petit dessin, ça colle pas ce truc. C'est un paiement réel, il a un sens de réel. *La dette symbolique, elle est insolvable.* Donc on peut pas la fixer. C'est pour ça d'ailleurs que dans les tribunaux d'ailleurs on parle du franc symbolique de dommage & intérêt pour bien marquer que c'est une fonction autre que le pur symbolique d'ailleurs.*

comme un dollar quand on tape à la machine¹. Vous avez la constitution là d'une petite machinerie mathématique – mais on a pas besoin de la retenir aujourd'hui – C'est simplement pour déplier la chose entre cet être de vérité qui revient à l'analysant et l'être de savoir que l'analyste est censé supporter en étant lui justement opérant comme interprétant.

Et ce couplage, qui est réciproque d'une certaine façon puisque c'est là dessus que ça se joue, fait dire à Lacan en fait que *l'analyste institue l'analysant comme bien entendu détenteur du savoir, un savoir insu, mais il est du côté de l'analysant*. Ça va très loin dans la définition de Lacan puisqu'il va dire que *le transfert, c'est celui de l'analyste*. Du coup vous comprenez les notions de transfert/ contre transfert, ça tient pas la route. On sait bien qu'il y a des écoles qui parlent de transfert/ contre transfert, mais il n'y en pas besoin, le transfert

¹ Cécile CRIGNON:

Je sais pas si c'est parce que j'ai pas assez dormi mais dans LOM 1 à un moment vous dites ceci : " Alors le petit a c'est l'être de vérité et S2 ça veut dire qu'il y a un savoir, un savoir inconscient – et puis de l'autre côté, il y a un être de savoir, ce fameux sujet supposé savoir, qui est du côté du sujet barré qu'on écrit comme un dollar quand on tape à la machine"

J'avais compris le contraire à savoir que:

- le petit a tient lieu d'être de savoir (c'est l'analyste)
- le sujet divisé \$ est l'être de vérité
- S2 le savoir inconscient du sujet divisé \$, en place de vérité
- S1, le signifiant maître, chaîne signifiante incomplète produite par le couple analyste (a) /être de savoir – analysant/ être de vérité.

C'est ça?

C'est vous qui vous êtes gouré?

Patrick VALAS:

C'est à dire que le sujet-supposé-savoir, signifie que c'est le savoir qui est supposé. Ce savoir supposé (S2), mis en position de vérité dans le discours analytique est bien celui de l'analysant, c'est en fait lui qui est bien l'être de savoir (\$ est aussi une façon d'écrire le symptôme), alors que l'analyste (a), qui est seulement de "tenant-lieu" de ce savoir, "incarne", l'être de vérité.

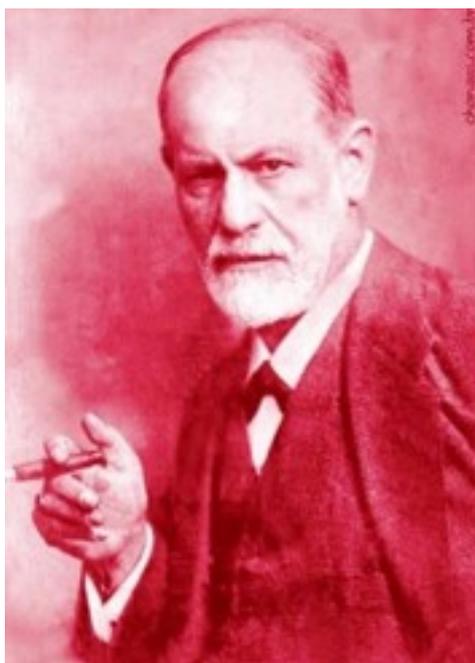
Le "Symptôme analytique" proprement dit, est ce montage par l'artifice du transfert, entre "l'être de vérité"(l'analyste qui interprète en terme de vérité) et "l'être de savoir"(qu'est l'analysant). De toute manière en relisant mon texte, je verrai mieux ce qui n'est pas assez explicite ou trop confus, pour des auditeurs qui ne manient pas ça très bien. Je corrigerai alors, c'est pourquoi j'ai besoin d'un petit décalage.

c'est ça, c'est un hybride qui fonctionne comme un mouvement; on ouvre la porte, on ferme la porte, on ouvre la porte...etc. C'est des moments d'ouverture et de fermeture de l'attention. Par conséquent, le transfert n'est pas un moyen dans la cure, c'est un résultat. *Le résultat que l'on obtient dans le dispositif analytique, c'est un transfert de signifiant, c'est ça qu'on obtient dans la cure. Le seul moyen dans l'analyse, c'est la parole, dans le champ du langage où l'on opère. C'est le seul moyen.* C'est la raison pour laquelle on peut dire que dès qu'on adresse un parole à quelqu'un, il y a transfert. *Transfert de signifiants.*

Cependant, évidemment la psychanalyse avec Freud a fait main basse sur un certain nombre de termes qui existaient avant lui, c'est une règle de toute discipline d'ailleurs, les mots *transfert* et *pulsion* sont devenus des concepts fondamentaux de la psychanalyse et maintenant quand on en parle, immédiatement tout le monde sait qu'il s'agit de la psychanalyse même si c'est utilisé à tort et à travers. Ce sont des signifiants qui induisent des significations psychanalytiques. Evidemment il y a des définitions à donner quand même malgré tout, puisque ça devient des concepts.

J'ai parlé du transfert comme étant du côté du signifiant mais que deviennent *les affects* dans tout ça? Alors ça, c'est simple comme bonjour contrairement à ce qu'on pense. Quelqu'un à qui vous supposez le savoir, ça vous le faites tous les jours, vous l'aimez mais vous pouvez aussi bien le haïr ou vouloir l'ignorer absolument. C'est pour ça que Lacan a forgé un néologisme très parlant qu'il appelle *l'hainamoration* avec un h. C'est tardif mais c'est un néologisme qui fonctionne très bien. *Les affects qui accompagnent le transfert nécessairement ne sont pas à confondre avec le transfert stricto sensu, au contraire. D'abord, les affects ne sont jamais refoulés, c'est clair, c'est dit dans Freud explicitement. Ce sont les représentant de l'affect c'est à dire des signifiants,*

qui eux sont refoulés, et l'affect part à la dérive et va trouver à s'accrocher à d'autres chaînes signifiantes, en particulier il suffit d'un mot pour que l'amour se transforme en haine ou la haine en ignorance, enfin ça, c'est des expériences quotidiennes pour tout le monde, c'est comme ça qu'il faut l'entendre. Et sur le plan des affects, Freud a été très clair. Il a découvert tardivement le transfert, plusieurs années après avoir commencé ses premières cures et il a rencontré *l'amour de transfert* comme étant un obstacle à la cure, pas du tout comme un moyen. C'est aussi difficile d'ailleurs de mener un cure avec quelqu'un qui vous adore, qui vous aime, qu'avec quelqu'un qui vous déteste, qui vous hait, et qui vous désuppose de votre savoir. Seulement évidemment, quand *il rencontre quelqu'un capable de tenir le coup, quelqu'un qui se prête comme tenant lieu de celui qu'on hait ou de celui qu'on ignore* et bien on y reste, parce qu'on a envie de lui cracher le morceau jusqu'à la fin pour lui faire la peau. C'est pas plus difficile de travailler avec des gens comme ça, on a pas besoin de faire confiance en l'analyste. L'analyste est pas là pour qu'on lui fasse confiance, il est là pour rendre compte à son analysant, dans sa pratique, dans sa façon d'intervenir, qu'il tape au bon endroit.



Freud, sans la moindre hésitation dit que *l'amour de transfert n'est pas un amour artificiel*. Ce n'est pas un amour artificiel projeté sur l'analyste comme l'avatar de ce qu'aurait été les figures parentales et qui reproduirait dans la cure les événements traumatiques du passé. *C'est un amour réel* qui se constitue dans la cure et qui permet de faire fonctionner *la répétition*. Alors la répétition c'est quelque chose qu'on déploiera peut-être plus tard, c'est toujours différent, sinon ce serait pas une répétition. *Et quand on répète,*

il y a toujours du nouveau. Vous avez beau mettre des traits de bâtons sur un mur, ils sont semblables mais ils sont différents. C'est pour ça que dans la cure, les affects ont une fonction de possibilité d'amener du nouveau. De toute façon, l'intérêt de l'affaire, puisque dans le transfert il y a le signifiant... Le signifiant, c'est bête. C'est tellement bête qu'il faut encourager les analysants à dire des bêtises. Parce qu'à force de répéter des bêtises, on fait émerger quelque chose, une solution, à travers des signifiants qui viennent, une solution pas si bête. Ce qui fait qu'au fond l'interprétation de l'analyste, elle est spécialement conne. La réponse de son analyste à son analysant, c'est assez bête en fin de compte mais enfin, ça change le cours des choses.



Donc l'amour de transfert, c'est un amour réel, la haine aussi bien et l'ignorance également. Puis après tout

L'amour, l'ignorance et la haine, ce sont des passions de l'être

Et la cure également, n'est pas là pour tamponner les passions, au contraire, elle les exacerbe. Plus on avance dans une analyse et plus on peut la mener à son terme et plus on est franc dans le rapport qu'on a à ses propres affects. On peut haïr franchement quelqu'un, ça a un autre sens d'ailleurs que ordinairement, parce que la haine ne s'adresse pas au semblable, elle s'adresse à l'être même de celui qui en est pris. Les passions, ça passive, c'est ça au sens originaire du terme. Comme l'amour on ne se



trompe pas d'objet, on vise autre chose avec l'amour. Et l'ignorance aussi. Ce sont des passions. Voilà et les analystes, ils sont pris aussi là dedans et c'est pas par hasard qu'ils se canardent à longueur de temps mais ça fait partie du jeu, on ne va pas porter plainte devant les juges, c'est un peu bête quoi...

Alors je reprends cette histoire de couplage, cette division entre l'être de vérité et l'être de savoir. Qu'est ce que ça veut dire ça? Ça veut dire que dans ces entretiens préliminaires, il faut constituer ce qu'on appelle

le symptôme analytique

Si vous partez dans les entretiens préliminaires à vouloir faire des diagnostics sur les gens qui viennent vous voir, vous êtes foutus. Les diagnostics nosographiques sont peut-être intéressants dans d'autres champs - pourquoi pas en psychiatrie - mais ça n'a aucun intérêt dans la cure. Aucun intérêt pratique. Pourquoi? Parce que vous remarquerez que les gens qui opèrent de cette façon là finissent pas appuyer sur des boutons; avec l'hystérique on fait comme ça, avec l'obsessionnel on fait comme ça, avec le psychotique on le prend pas en analyse. Or vous avez à faire à un *sujet parlant*. Vous le faites advenir, c'est quand même la visée, à être un parlant - un parlêtre comme l'appelle Lacan - et bien entendu il faut pouvoir le mener là dedans et pas du tout le bloquer dans des grilles qui vous encombrent. Donc constitution du symptôme analytique.

Alors une jeune femme vient me consulter. Elle se présente: je suis anorexique. Là on peut dire que ça fait signe, c'est une évidence, une évidence corporelle. Médicalement parlant maintenant, c'est devenu un symptôme. L'être anorexique vient vous voir comme l'être psychosomatique,



comme l'être alcoolique comme tout ce qu'on peut imaginer, le toc toc et compagnie. Moi je lui dis, oui oui bon d'accord – et je le présente un peu comme ça pour des raisons de commodités– je lui dis : Prouvez-le moi. Je lui dis pas explicitement comme ça, mais ma façon de l'entendre, c'est de lui dire prouvez-le moi que vous êtes ce que vous venez de me dire. Alors là, elle est absolument sidérée. Elles sont malignes ces femmes là, c'est la première fois qu'on me demande un truc comme ça. Dubitative, elle me regarde les yeux écarquillés, je m'en souviens encore, elle me dit : « Mais vous êtes sûr que vous êtes un psy? » Je lui dis oui... « Ça alors! Mais il faut que je vous explique. » et j'ai dit oui, il faut que vous m'expliquiez. Bon alors me dit-elle je vais vous le dire le plus clairement possible, pour que vous compreniez, vous êtes sûr d'être psychanalyste? En réalité me dit-elle, on me fait faire des cures répétées dans des cliniques spécialisées dans les troubles du comportement. En deux mois je prends entre 10 et 15 kg donc je suis guérie, je sors. Je suis suivie par un psychiatre qui me voit tous les mois, qui me prescrit des antidépresseurs. J'ai une nutritionniste qui me prépare mes menus de la semaine et au bout de 6 mois je retrouve mon poids d'aujourd'hui, 30kg pour 1,75 m. En 6 mois, elle reperd tout ce qu'elle a gagné dans la clinique. Et alors comme je l'ai invitée à parler, elle est très contente, elle continue. Elle me dit, en fait, ce n'est pas vrai que je mange rien. La nuit je vais dans le frigidaire que ma mère à bourré – bien entendu– à craquer, je prends deux yaourts bio – bio forcément– une tomate, je bois deux litres de Vittel, comme ça j'ai plus faim et en plus, je sors du frigidaire 2 plats cuisinés par la nutritionniste, je les mets dans mon sac et dans la journée je les fous dans une poubelle. » Mais alors moi je lui dis :

Pourquoi vous mangez rien en cachette?

Alors là, là elle vacille et elle me dit, mais ça je sais pas pourquoi, effectivement, pourquoi je mange rien en cachette? Alors vous voyez ce qui s'est passé là, incidemment, petit à petit, il y a eu une *injonction de signifiant*. C'est à dire qu'un mot qui voulait dire autre chose prend une valeur signifiante, ça fait une

accroche. Elle le sait pas, elle l'entend puisqu'elle répond sur ce registre. Et donc elle se dit, effectivement il y a quelque chose qui cloche et c'est comme ça que se constitue *le symptôme analytique*, autrement dit le sujet se plaint de quelque chose dont il souffre, donc il n'est plus identifié comme être à ce qu'on disait de lui mais il a quelque chose qui cloche dont la cause est à trouver. C'est comme ça que se constitue le symptôme analytique.

C'est donc un montage, un *couplage entre savoir et vérité* et on sait quand même depuis Aristote qu'il n'y a de cause que ce qui cloche par conséquent il y a toujours une béance entre un cause originel et les effets qu'on voit dans les manifestations symptomatiques des gens qui viennent nous voir. Donc vous voyez déjà les histoires de familles, les machins comme ça, ça peut peut-être s'estomper par rapport à ce fameux réel qui revient toujours à la même place. On peut imaginer comme ça se passe dans la psychologie qu'il y a eu des scènes traumatiques mais elles sont pas traumatiques pour tout le monde. Il y a des gens, un rien ça les traumatise, et d'autres ont eu des histoires effroyables et ils s'en sortent frais comme des gardons. Chacun réagit comme il peut en fonction de la façon dont il a attrapé les choses et surtout des signifiants. Comme le disait Lacan:

On est des traumatisés du malentendu



...y'a pas de traumatisme de la naissance. Donc cette femme qui était fixée par un signe médicale – à savoir l'anorexie avec tout ce que ça suppose comme traitement– elle arrive à le constituer dans les entretiens préliminaires en symptôme. Et par conséquent, dans le travail qu'on a fait, on passe à son montage comme étant une métaphore c'est à dire *une structure langagière*. Y'a un réel bien sûr mais c'est quand même ça que ça a donné comme effet. Ça n'a pas de sens mais c'est comme ça, y'a un montage, on peut en parler. Et là, on passe justement de la confrontation des corps – c'est à dire du corps à corps– au plan du discours. Et c'est là que le sujet entre en analyse, s'il le veut, parce que cette analyse aura été décidée par la structure qui la motive, qui motive la cure parce que ça a été mis en place dans le cadre d'un lien social de discours. Vous voyez tout l'enchaînement des choses qui se sont faites et où chacun a sa part dans cette affaire là. Bien entendu, c'est pas forcé de mettre immédiatement quelqu'un sur le divan, on peut commencer à faire un travail analytique même sur un temps assez long, en face à face parce que les sujets sont fragilisés par ça. Mais c'est vrai que le passage au divan a pour fonction d'écarter la vision et bien entendu de faire émerger le regard, le regard comme objet de la pulsion scopique, c'est très important.



Je vais en rester là concernant les entretiens préliminaires, c'est un seuil pour la suite. Simplement pour vous dire que ceux qui venaient consulter Lacan, et c'est pour tous les analystes la même chose, ils étaient mis au parfum de ce qui les attendait s'il allait voir cet analyste là. On était pas obligé d'y aller. Lacan ne disait jamais qu'il était l'analyste, il disait qu'il était un analyste et c'est pour ça qu'il a créé une école, l'Ecole Freudienne de Paris pour la psychanalyse. Bon écoutez, il faut pas comprendre trop vite parce que si on comprend trop vite on pique du nez dans le sens ou dans la mousse religieuse et on avance pas. Je laisse ça en suspension et j'espère pouvoir répondre à vos questions et j'arrête mon exposé là.

Au cours de la discussion...

[...]

L'analyste fait l'offre d'un désir

Freud a inventé la psychanalyse tout simplement parce qu'il a pas suivi Charcot et compagnie, ni les hypnotiseurs ni tout le reste. Il a pas suivi non plus Breuer, ni tous ces gens là, il a à un moment donné, avec un patiente qui a elle même nommé la chose *talkíng cure*. Et Freud avec cette histoire du regard, il disait qu'au fond c'était plus commode aussi pour lui de ne pas avoir le regard de la patiente sur lui, il le disait comme ça. Mais évidemment, il ne disposait pas lui de la construction lacanienne de la *pulsion scopique* ou il y a une *schíze entre la vision et le regard* très bien repérée par les peintres de la renaissance sur les perspectives. C'est là que ça se repère, le tableau de Velasquez, *Les Ménines*, est une illustration parfaite de la schíze qu'il y a entre la vision et le regard.



Et l'offre d'un désir et bien c'est ça, c'est qu'il a inventé une machinerie telle qu'on s'est adressé à lui, des gens qui n'avaient plus d'autres recours ailleurs. Très souvent d'ailleurs, même aujourd'hui les gens viennent en dernière extrémité chez les analystes. Maintenant on voit des gens qui ont été entre les mains de psychiatres pendant des années et ensuite qui ont été voir des comportementalistes, des sexologues tout ça et puis en dernier recours ils viennent, ils sont au bout du rouleau et puis ils viennent voir quelqu'un qui fait l'offre d'un désir, celui que j'ai essayé de pointer comme étant il y a quelque chose à construire ensemble. *Il va falloir qu'on monte ce couplage, il va falloir qu'on mette en place un discours, un lien social.* Je ne vous prends pas pour un malade, je vous dis pas ça, ça, ça et ça, parce que ça, il le sait, on lui a dit. On va nouer un lien social qui est un lien social à deux avec le risque forcément comme c'est à deux que ça puisse être un lien un peu autistique aussi – on fonctionne à deux et puis c'est la moulinette – il y a ce danger là aussi. L'analysant n'est pas en couple avec l'analyste, il y a un couplage analyste–analysant, ce que j'ai situé au niveau du symptôme être de vérité et être de savoir et l'analysant est branché sur ce couplage et c'est à l'analyste de lui laisser le champ pour pouvoir le faire. *Le désir de l'analyste, c'est un désir de laisser au sujet la place de pouvoir essayer d'exprimer le sien. Il antécède.* Donc on est pas analyste puisqu'on a des patients – c'est ce qu'on entend souvent, ça des gens – non, ça se constitue parce qu'il est analyste, c'est pour ça qu'on peut entrer en analyse. Donc les gens qui veulent vraiment faire une analyse, tôt ou tard ils finissent par trouver un analyste.

I...I *Une cure ça s'entreprind que si on en a vraiment le désir*

Donc il faut rencontrer un analyste aussi qui soit capable de vous pousser dans vos retranchements au cours d'entretiens préliminaires. Donc les entretiens préliminaires peuvent très bien se boucler par le fait qu'on ne fait pas de cure. C'est à dire que le sujet s'y retrouve un peu aussi, on l'emmène pas comme ça dans un processus flou, il peut sortir de là en disant ben non je ne veux pas faire

de cure – ben finalement non, maintenant je vais bien – c'est vraiment psychothérapeutique, ça peut arriver aussi. Vous avez filé la bonne pichenette et hop, ça peut arriver aussi ça. Ça serait la partie psychothérapeutique de la psychanalyse.

[...]

La passion ça passive

C'est la définition de la passion, la passion c'est passivant. Les gens amoureux faut voir ce qu'il font, c'est une catastrophe... subjective j'entends, d'ailleurs on dit «coup de foudre» et on dit «tomber amoureux». C'est une chute quand même...



La haine aussi est passivante mais il faut pas se tromper d'objet. Lacan la décrit comme *un sentiment parmi les plus lucides*. Mais attention il faut voir si on est capable de supporter une vraie haine. Si elle s'adresse à une personne c'est une erreur, *elle n'a pas d'objet en dehors de l'être du sujet*. C'est son propre être qu'il hait, ce qu'il a en lui-même qui est haïssable. En ce sens là ça peut emmener quelqu'un très loin dans sa propre avancée. Sade le dit très bien, il dit moi je n'ai jamais fait subir les tourments que j'inflige à mes personnages dans mes romans. C'est parce qu'il n'est pas dupe de son *fantasme* qu'il y est vraiment allé le plus loin possible et il a passé 40 ans en prison quand même, embastillé. Ca c'est quelque chose de possible à condition de reconnaître ce que ça vise. (...) Quand à *l'ignorance* évidemment, ça perd le sujet. Il faut faire la distinction entre l'ignorance crasse comme il y en a beaucoup et l'ignorance calculée. Quand Freud parle de la *Laienanalyse* par exemple, on a traduit ça par *analyse profane*, mais

on ne profane rien dans l'analyse, qu'est ce que c'est que cette histoire? On profane pas. Par contre il faut que l'analyste soit capable de retenir ce qu'il sait parce que justement, chaque cas est nouveau. *il n'y a pas d'accumulation d'expérience dans une analyse.* Quelqu'un qui commence la pratique peut parfaitement être plus disponible qu'un vieil analyste suffisant qui se remparde derrière l'expérience qu'il a. Lacan, il ne parle jamais comme ça, il ne dit jamais qu'il a de l'expérience, il s'en plaint même, à un moment donné il dit : j'ai peut-être un peu trop de bouteille. Parce que c'est la pente à appuyer sur les boutons.

[...]

La clinique est irréfutable

J'ai essayer de dire que la clinique est irréfutable. Quelqu'un vous dit voilà j'ai reçu un patient, j'ai fait ça. Ben voilà, vous l'avez fait. Quelles sont les conséquences? Comment vous suivez ça? Mais on ne peut pas lui dire il fallait pas le faire, parce que souvent ça se dit ça dans les supervisions à droite à gauche. Freud s'est aperçu quand il a rédigé ses cas cliniques qu'il s'était trompé avec Dora, L'homme aux Loups quand il a dit si dans si mois vous ne m'avez pas crachez le morceau, dehors! Et c'est ce qu'il a fait. Il s'est trompé avec la jeune homosexuelle, à un moment donné il a dit, allez celle-ci c'est une vraie perverse donc elle est incurable, il l'a fout dehors. Dora, il se plante au niveau de l'interprétation qu'il fait en désignant Monsieur K comme étant l'homme qu'elle aime, alors qu'il fallait passer par l'étape de reconnaître son identification à Madame K. Madame K devait être précieuse à Monsieur K pour que Dora puisse faire le pas suivant, peut-être de tomber [amoureuse ?]. Pour le petit Hans c'est pareil, ma thèse ce n'est pas du tout que le père du petit Hans a été l'analyste du petit Hans, moi je pense que c'est Freud seulement Freud l'a reçu deux fois. La première fois qu'il reçoit le petit Hans, il lui dit bille en tête, écoute, je savais qu'un jour un petit garçon naitrait qui aimerait trop sa mère et qui aurait peur de son père. Alors le petit Hans sidéré sort de là et se demande s'il parle au bon Dieu celui-là pour savoir des trucs comme ça. N'empêche qu'il a repéré un truc et ça déclenche quand il lui dit ça, la mobilisation de sa phobie, il fait bouger la phobie.

Et quand il raconte cette histoire à son père – Freud lui avait dit de prendre des notes– son père lui dit qu’il ne comprends ce que ça veut dire. Ecris papa et le professeur comprendra. L’erreur de Freud, c’est au moment de l’histoire du plombier qui vient pour enlever le robinet. Freud se précipite pour lui dire il t’en a mis un plus gros. Il lui a donné trop de signifiants et le petit Hans et restez en panne là dessus. Lacan pointe que ça a marqué la suite de sa vie. Freud s’est aperçu de cette chose là parce que quand il a revu le petit Hans 15 ou 16 ans après, il trouvait étonnant qu’il ne se rappelait plus de rien. Alors qu’en principe une cure ne renvoie pas dans l’oubli. Les cures analytiques qui vont jusqu’à leur terme, au contraire, c’est inoubliable une cure. C’est tout le problème de ses cures interrompues en cours de route, c’est comme quand on tisse un tapis, si jamais on fait pas les noeuds à la fin, ça se défait. On a des gens qui font des tranches comme ils disent, ben non, on est pas des saucissons. Si vous allez voir un nouvelle analyste et bien vous allez devoir refaire le circuit depuis *le désir de l’analyste* parce que ce qui compte dans la cure, c’est aussi le désir de l’analyste. C’est une grande question ça, ça ne veut pas dire que c’est résolu. C’est là dessus que tous les groupes analytiques s’écharpent tous le temps, qu’est-ce que c’est que le désir de l’analyste?

L...I

Diagnostic

Vous savez que c’est [L’homme aux loups] le paillason de la psychanalyse. Il a été fétichiste, il a fait des névroses infantiles, il a fait une névrose obsessionnelle, il a été paranoïaque et très régulièrement, on voit plein de textes où on revoit L’homme aux Loups avec son fameux dessin. Il est passé par tout les diagnostics possibles et inimaginable. Qu’est-ce que ça veut dire? Ça veut dire qu’il y a des diagnostics des fois, vous les faites seulement au bout de trois ans! Dès fois il faut 3 ou 4 ans pour repérer qu’au fond, celui qui est sur votre divan, il est psychotique par exemple. *Lacan, il dit pas de problème, on prend des psychotiques en analyse parce que ça se guérit la psychose, bien sûr!* Tout le monde pense que ça se guérit pas. Il y a beaucoup d’analystes qui fond des

diagnostics pour se remparder; alors les pervers à la porte! – Ils ne savent pas ce que c'est la perversion, parce que c'est très marrant la perversion, c'est des gens très gentils les vrais pervers – et puis les psychotiques non plus parce qu'on va s'emmerder et alors les paranoïaques alors là, surtout pas!

Je peux vous dire une anecdote. Je commençais les contrôles et à un moment donné – en général je racontais un peu ce que j'avais fait avec un patient– alors j'y suis arrivé avec un schéma L. J'étais très content, j'avais fait un schéma L. Alors, il se tourne, il regarde mon truc et quand il voit le schéma L, il prend la feuille et la déchire. Moi je n'ai jamais parlé de nosographie avec lui, le contrôle c'est Qu'est-ce qu'il vous a dit? Qu'est-ce que vous lui avez dit? Quelles sont les choses qui sont venues après? C'est ça le contrôle. Ce qu'on appelle le contrôle, c'est un mauvais terme, c'est pas une entreprise de maîtrise, c'est une façon de suivre *le discours*. Le discours il s'élabore entre deux, le lien social, il dépend aussi du moment de la cure et donc du *désir de l'analyste*.

I...I

La psychothérapie

Ce qu'on appelle les psychothérapeutes – maintenant ils essayent de glisser du côté de l'analyse mais c'est pas facile – c'est pas par hasard que Lacan à l'époque parlait de la psychothérapie où on répond à la demande sociale. La psychothérapie dite comme ça normalement et qui relève de la psychologie, ce sont des discours normatifs donc il est normal quand on travaille comme ça de répondre à la demande sociale. L'enfant est épinglé d'une certaine façon, les gens aussi, ben oui vous êtes obsessionnel et le comportementaliste va faire la prescription pour les toc-toc comme on dit, l'hystérique, l'alcoolique qu'on va mettre dans une clinique pour l'empêcher de boire etc. Dans l'analyste, je n'ai pas dit qu'il fallait négliger ça, mais ce n'est pas premier. Faut pas se diriger à partir de ces critères là, il faut être dans le discours de ce qui se dit. Dans ce qui se dit. (...) Vous savez il y a beaucoup de gens qui sont épinglés skizophrènes maintenant, ils vont sur internet et puis quand ils viennent vous voir, ils sont

skisophrènes. Alors vous comprenez moi je suis divisé... le matin je suis comme ça, le soir je suis comme ça. La dépersonnalisation c'est pas un signe de psychose, tout le monde a des périodes de dépersonnalisation, c'est pas de la psychose.

[...]

La pratique en institution

Vous recevez quelqu'un, soit vous êtes psychanalyste soit vous êtes en cours d'analyse. Lacan disait faites attention, faut pas commencer trop tôt à faire des thérapies quand on est en analyse parce que ça fait barrage à sa propre analyse. Vous y mettez de votre analyse et vous vous bloquez. C'est l'analysant qui paye le prix des thérapies dans les institutions souvent. Le problème c'est qu'en institution vous pouvez amener quelqu'un sur le terrain de se constituer un symptôme analytique donc avec un transfert, mais est-ce que vous pouvez lui garantir que vous serez toujours dans l'institution pour continuer le travail avec lui? Vous savez les gens, ils commencent des thérapies d'enfants et on les fout dehors pour des raisons x ou y. C'est quand même des saloperies qu'on fait aux enfants qui viennent le voir. Ça arrive tout le temps ça! Vous savez dans les institutions c'est comme ça, un beau matin le directeur dans l'institution a changé. Moi j'ai vu ça dans des hôpitaux, j'ai vu ça à Créteil dans le service où j'étais autrefois, après mai 68 on était tous dans des références analytiques, à l'époque d'ailleurs tous les internes tout le monde, on était en analyse. On avait une marge de manoeuvre considérable avec les patients, les patients étaient là et ça fonctionnait très bien. Des gens qui vivaient en institutions et qui faisaient un travail avec nous. Le jour où le service a été pris en charge par une comportementaliste pure et dure, elle a pris ça grille, ah oui celui là il est skizophrène, ça fait 3 mois qu'il est à l'hôpital, on le fout dehors. Y'en qui sont morts de fin dans la rue pour ça. Donc quand vous êtes thérapeute dans une institution, vous allez engager quelqu'un, un enfant ou une famille, il va y avoir des effets transférentiels. Est-ce que vous pouvez leurs garantir que ça va continuer? Parce que vous allez partir et on va lui donner un nouveau thérapeute et un nouveau et un nouveau. C'est un gros problème ça.

[...]

La psychose se guérit

C'est pas moi qui le dit. Moi je le dis, je le pense, je crois et je l'ai vu, mais c'est Lacan qui dit ça. D'ailleurs je mettrais ce texte de Lacan qui était inconnu, il le dit explicitement dans un entretien où on lui pose des questions la dessus². Il l'a déjà dit dans L'ouverture de la section clinique, parce qu'on lui demandait mais alors le psychotique, est-ce qu'il y a l'objet petit a, est-ce qu'il y a le fantasme etc... mais oui il est sujet, il y a le fantasme, il y a l'objet a. Ça se guérit la psychose, oui ça se guérit. D'ailleurs Joyce, il est pas devenu fou parce que il a trouvé un moyen de guérir, il a trouvé *un mode de suppléance* en écrivant. c'est une voie d'indication, ce n'est plus comme l'époque de la suppléance pour la psychose qu'on essaye comme ça de mettre en place, depuis les références de Lacan à la structure borroméenne, il y a des suppléances que les sujets trouvent dans la vie. Par exemple ils écrivent, ils font du ski nautique, des activités qui les tiennent, ça peut faire lien social.

[...]

Normal

Et Lacan va très loin. Il dit qu'il est normal d'être névrosé, qu'il est normal d'être psychotique, qu'il est normal d'être pervers. Le sujet dans chaque cas est normal par rapport à la structure de langage incorporé. Il est pas dans la même position quand il est pervers, quand il est psychotique ou quand il est névrosé. Alors c'est

² 1968-05-13 INTERVIEW À TONUS

Le point de vue du psychanalyste au dossier de Tonus : « Névroses et psychoses. Où commence l'anormal ? » in Tonus, n° 331, pp 2-3.

QUESTION – Quelle est la différence entre névrose et psychose ?

J. LACAN – Celle que vous trouverez dans n'importe quel manuel de psychiatrie.

QUESTION – La cure psychanalytique peut-elle guérir une psychose ?

J. LACAN – Oui

cf. <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-Nevroses-et-psychoses-Ou-commence-l-anormal,304>

toujours le même truc, la structure, c'est la structure de langage incorporé et il n'y a pas de structure psychotique, névrotique et tout, ce sont des positions subjectives différentes par rapport à la structure incorporée. Mais effectivement, on ne devient pas psychotique quand on ne l'est pas, un névrosé il a beau faire tous les efforts qu'il peut, il peut pas devenir un pervers et le malheureux pervers, il a beau faire tous les efforts qu'il veut, il sait pas jouir avec une femme.

[...]

Tranches et accroche transférentielle

Quelqu'un qui vient vous revoir vous, 6 ans après, c'est qu'il y a toujours une accroche transférentielle et pendant ces 6 ans, il a fonctionné dans cette accroche transférentielle. Mais ceux qui font des tranches, ils cherchent un analyste! Ils trouvent pas d'analyste! Ils se paument complètement, moi je le pense comme ça. Maintenant, s'il vient vous revoir, effectivement ça pose la question de où est-ce qu'ils en étaient quand ils sont partis. Est-ce qu'ils peuvent arriver à retrouver [le nom de leur analyste] ? Il y a des gens qui viennent me voir, je leur demande le nom de leur analyste, ils ne s'en souviennent plus. Qu'est-ce que vous avez retenu? Est-ce que vous savez pourquoi vous avez arrêté? Ils ne savent plus, ils sont dans le brouillard le plus total, donc manifestement il faut renouer quelque chose de nouveau. Ceux qui peuvent arriver à localiser ou à dire «voilà à un moment donné il y a eu ça» , en général, ce n'est pas parce que l'analyste se trompe une fois ou deux, ou même trois, que l'analyse se rompt, parce que c'est quand même un lien à deux et l'analysant est responsable aussi de son analyse. On peut se planter mais c'est à l'analyste de payer le prix, c'est à dire de savoir faire avec l'erreur qu'il a faite. Ça se récupère. Mais ceux qui partent et qui arrêtent tout, qu'est-ce qui s'est passé pour eux? On ne sait pas. On peut dire à ce moment là que c'est quand même le signe de quelque chose d'un peu embêtant quand même d'aller voir un nouvel analyste et de refaire un circuit. Lacan, il était assez opposé à ça. Il aimait pas trop les changements d'analystes. *La fin de la cure a un terme logique* dit Lacan.

Annexe

Que veut dire LOM?

LOM se lomellise à qui mieux mieux

Lom, est celui qui se réduit à une structure qui est celle de lom, l'homme qui s'écrit l.o.m. (Ce qui est le cas de Joyce).

LOM, LOM de base, LOM cahun corps et nan-na Kun

LOM, c'est le parlêtre qui se réduit à son Sinthome. Le parlêtre, c'est le sujet borroméen, soit le sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant, c-à-d., l'individu qui a un nom propre, une histoire, un corps, une jouissance spécifique, un sinthome (qui est son symptôme particulier), qui le lie à la structure à laquelle il "se réduit à qui mieux mieux". Je ne sais pas s'il y a une connexion à faire entre LOM, qui est une définition de la structure, et le mythe de la lamelle qui se rapporte à ce qui est perdu de "la vie éternelle", (car il faut casser l'oeuf, soit l'ovule fécondée) pour naître dans un corps sexué (en plus parasité par le langage), qui nécessite d'en passer par la mort pour se reproduire – ce qui est le sort de tous les espèces animales vivantes sexuées.



copyright Isidore Ducan